

SIDI - BOU - SAÏD

Le Site et son Histoire

Sidi-Bou-Saïd est un site justement célèbre. Il a fait surtout l'objet de descriptions littéraires et a été vulgarisé par l'image. Peintres, photographes et cinéastes ont à l'envie reproduit les aspects de ce paysage, un des plus pittoresques de la Méditerranée, tant par le caractère oriental du village que par le splendide panorama qu'on y découvre sur le golfe et le lac de Tunis.

Mais il n'existe pas, à notre connaissance, d'étude objective sur Sidi-Bou-Saïd, du point de vue géographique, historique et ethnographique. C'est cette lacune que nous avons essayé de combler en écrivant les pages ci-après qui aideront, pensons-nous, le lecteur à se faire une idée aussi exacte que possible des éléments qui constituent la valeur de ce site et lui confèrent une personnalité unique. Quelques vues photographiques choisies à dessein viennent compléter notre texte.

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

Position. — Sidi-Bou-Saïd est un village de la banlieue nord de Tunis, situé au sommet du promontoire du Cap Carthage, à 129 mètres d'altitude, à la côte du phare, dont les coordonnées sont : Nord, 36° 52'; Est, 10° 21'.

Ce site est une réussite de la nature et de l'homme, résultant à la fois de sa situation topographique au-dessus de la mer et du caractère pittoresque de son agglomération, dont les blanches habitations à terrasse et les jardins semblent suspendus entre le bleu du ciel et l'azur des flots.

Toponymie. — Le village doit son nom, dans la nomenclature française, au cheikh Sidi Abou Sayd Khalaf ben Yahya At-Tamami Al-Baji (1), soufi célèbre, originaire de Béja (Tunisie), qui y fut inhumé après sa mort, survenue en 628/1231. Le nom de Sidi-Bou-Saïd fut donné officiellement à la localité, en 1893, lorsque celle-ci fut érigée en commune. Dans la population tunisienne, le village est plus couramment appelé *Djebel El-Manar*, « la montagne ou la

(1) Afin d'éviter toute confusion de noms, nous désignerons le village sous le nom de Sidi-Bou-Saïd, qui est l'orthographe usuelle, et le saint sous le nom de Sidi Abou Sayd Al-Baji.

colline du phare », qui se justifie par l'existence très ancienne d'un phare sur ce promontoire particulièrement bien situé pour en être pourvu.

Le promontoire de Carthage a porté également, en arabe, le nom de *Djebel El-Mersa*, « la montagne du port [de Carthage] », que l'on trouve notamment dans Zarkachi, auteur du XIV^e siècle (2).



« DJEBEL EL-MANAR » nom arabe
du village de Sidi-bou-Saïd

D'autre part, marins et pêcheurs tunisiens désignent le promontoire sous le nom de *Dourt ech-Chergui*, « le tournant de l'Est ou du Levant », sans doute parce qu'il faut contourner ledit cap, situé à l'est de Tunis et de La Goulette pour gagner la haute mer. Ses parages jouissent de la réputation d'être dangereux, à cause des récifs à fleur d'eau dont ils sont parsemés, vestiges témoins de l'érosion marine qui démantèle lentement la falaise.

A l'origine, la localité ne comprenait probablement qu'un ribât, sorte de fort-monastère, et une tour vigie, munie d'un fanal. Dans ce ribât, les croyants défenseurs de la foi, dont faisait partie au XIII^e siècle Sidi Abou Sayd Al-Baji, montaient la garde pour prévenir une attaque des chrétiens du côté de la mer. Dans le cimetière attendant au ribât, Abou Sayd voulut être enterré. Comme il arrive toujours en pareil cas, le voisinage bénéfique du saint attira non seulement les morts, si l'on peut dire, mais aussi les vivants. Beaucoup de personnages pieux de Tunis demandèrent à être inhumés auprès de son tombeau, et d'autre part, dans son voisinage s'édifièrent peu à peu des habitations, noyau de la future agglomération.

Structure physique. — Le dôme de Sidi-Bou-Saïd, dont l'origine géologique remonte au Néogène Moyen, est constitué par des couches alternées, inclinées à 22°, de grès jaunes ou violacés et de bancs de 0 m. 50 à un mètre d'épaisseur, d'argiles parfois lignifères, et de limons, sables et grès rutilants appartenant au Tortonien (3).

Cette dernière formation se prolonge jusqu'à la plage d'Amilcar, dont les hauteurs offrent des assises de terre rouge, que les peintres ont rendus fameuses par les contrastes que ces argiles pourprées font avec les bleus de la mer et du ciel.

On sait, d'autre part, qu'à l'époque protohistorique, la presqu'île punique se présentait sous la forme d'un îlot dont la position domi-

(2) *Chronique des Almohades et des Hafcides*, attribuée à Zerkachi, traduite par E. Fagnan, Constantine, 1895, p. 34-35.

(3) Cf. M. Solignac : *Etude géologique de la Tunisie Septentrionale*, Tunis, 1927, passim.

nante à l'entrée du golfe de Tunis (Sinus Uticensis) devait retenir l'attention des premiers navigateurs phéniciens qui longeaient la côte africaine. Cet îlot fut rattaché au continent par les alluvionnements de la Medjerda qui formèrent l'isthme de la Soukra, tandis que les apports de l'Oued Miliane et les sables des courants marins créaient le lido de Radès-Carthage, ces deux cordons littoraux isolant une vaste nappe d'eau à laquelle on a donné le nom de Bahira ou lac de Tunis.

Le site de Sidi-Bou-Saïd comprend géographiquement — *stricto sensu* — la colline de ce nom qui forme une sorte de pyramide dont le sommet est représenté par le point culminant du phare et dont les bases, à l'est et au nord, plongent dans la mer, et au sud et à l'ouest, confinent aux sites de Carthage et de La Marsa, inclus eux aussi dans la presqu'île punique, mais avec des caractères distinctifs.

Exposé aux vents marins du Nord-Ouest qui soufflent avec une certaine violence en hiver et aux précipitations atmosphériques qui en sont la conséquence, le promontoire carthaginois a été soumis, depuis sa surrection, aux forces érosives conjuguées du vent, de la pluie et de la mer, qui ont certainement modifié son aspect primitif. Son profil était sans doute au début de l'époque historique plus accusé qu'il ne l'est aujourd'hui. L'érosion pluviale et éolienne a mis à nu ses assises de grès et d'argiles, tandis que l'érosion marine a entamé ses falaises, provoquant des éboulements vers la mer.

Ces éboulements rocheux, qui formaient malgré tout une ceinture protectrice où venaient se briser le déferlement des vagues, furent exploités par les chercheurs de pierre à bâtir, lesquels s'attaquèrent même aux affleurements calcaires de la base du promontoire, accentuant ainsi les effets de l'érosion marine.

Climat. — En même temps qu'il est bien ventilé par les vents marins, l'emplacement de Sidi-Bou-Saïd est ensoleillé grâce à son exposition Sud-Est; il jouit d'un climat salubre en toute saison. Son voisinage immédiat avec la haute mer se traduit pendant la saison estivale par une différence de 5 à 6° avec la température de Tunis. Aussi le séjour de Sidi-Bou-Saïd est-il particulièrement agréable en été, il est alors recherché par les gens de la capitale et de l'intérieur du pays.

Ressources hydrauliques. — Quoiqu'il en paraisse à première vue, la colline de Sidi-Bou-Saïd est loin d'être dépourvue d'eau de source. L'eau potable sourd non seulement à la base du promontoire mais aussi à son sommet, ce qui a certainement favorisé l'occupation humaine du site à ses débuts.

A l'ouest et au-dessous du phare, il existe un puits d'eau potable, appelé Aïn-Touïla, « la source profonde » (fig. 1), alimentée par une source captée aux environs du phare et amenée par une galerie de construction romaine, dit-on. Il existe également, non loin de là, un autre puits, appelé Aïn Messaoud et, à la plage, deux sources ac-

tuellement comblées : Aïn Zalazziya, signalée par Falbe (4) sur son plan de 1831, et Aïn Bélioune, située dans la partie inférieure de la propriété du baron d'Erlanger. Enfin, on trouve des puits



Fig. 1. — Sidi-Bou-Saïd — Le puits d'Aïn-Touïla qui aurait été chanté par Virgile
(Photo P. Ferrari)

d'eau potable au bas de la colline, aux environs de la station du T. G. M., mais assez loin du village.

Aïn Touïla paraît être un point d'eau d'une très haute antiquité; elle a toujours été l'objet d'une certaine vénération de la part de la population, qui lui attribue des vertus curatives (5). Sa présence en ce lieu, abstraction faite des maisons qui l'entourent aujourd'hui, nous permet d'évoquer une description de Virgile, dans l'Enéide,

(4) Falbe, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, Paris, 1831. Aïn Zalazziya et Aïn Bélioune sont actuellement comblées.

(5) Elle serait excellente pour les reins. On puise l'eau par quatre ouvertures ayant l'aspect et la forme de quatre jarres accolées ensemble, surmontées, chacune, par un bâti en fer cornière, muni d'une poulie qui sert à manœuvrer le seau de puisage.

qui pourrait se rapporter au site de Sidi-Bou-Saïd, il y a deux ou trois mille ans, à l'endroit où abordèrent Enée et ses compagnons :

*Sous des roches pendantes est un ancre où coulent des eaux
[douces,
Où la nature a taillé des sièges dans la pierre vive,
C'est la retraite des nymphes (6).*

Et, plus loin, on lit encore :

*Cependant, Enée et Achate s'engagent dans le sentier ou-
[vert devant eux.
Déjà ils gravissaient la colline qui domine la ville
Et d'où ses hautes murailles se découvrent aux yeux (7).*

On peut conjecturer avec quelque certitude que le sentier dont il s'agit (dont le tracé a déterminé la route d'accès au village) est celui qui mène du rivage carthaginois au sommet de la colline de Sidi-Bou-Saïd, d'où la vue plonge effectivement sur Carthage, et qui conduit à la source dite Aïn-Touila qui coulait alors sous les roches, séjours des nymphes.

Cependant, si l'eau de ce puits a pu suffire aux besoins d'une petite garnison ou du gardiennage du phare, dans l'antiquité punico-romaine, voire aux besoins des gens du ribât arabe au Moyen Age, elle fut certainement très tôt insuffisante quand l'agglomération surgie autour du tombeau-zaouïa de Sidi Abou Sayd s'étendit et devint un village. On eut alors recours à l'eau de citerne dont chaque maison est pourvue, est surtout aux âniers spécialisés qui transportaient dans des jarres le précieux liquide pris aux puits qui se trouvent au bas de la colline, sur la route de La Marsa (8).

L'alimentation en eau du village devait trouver sa véritable solution avec le branchement sur la conduite d'eau qui alimente la banlieue nord de Tunis; cette conduite a été renforcée récemment par la construction de deux immenses réservoirs sur la colline d'Amilcar. Ainsi ont été supprimées la plupart des servitudes du passé en permettant aux habitants d'avoir l'eau à domicile.

Ressources vivrières. — Sur ce sol pierreux, tuffeux, raviné, appauvri par l'érosion, la végétation n'est guère favorisée et se réduit à quelques plantes spontanées, représentées par des spécimens

(6) *Fronte sub adversa scopulis pendentibus antrum;
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo;
Nympharum domus...*

ÆNEIDOS, Lib. I.

Le rapprochement entre le site et la description de Virgile a pu être fait avant nous.

(7) *Conripuere viam interea, quam semita monstrat;
Jamque adscendebat collem, qui plurimus urbi
Imminet, adversasque cœspectat desuper arces.*

ÆNEIDOS, Lib. I.

(8) Voir aspect ethnographique du transport de l'eau, chapitre III, § Les porteurs d'eau.

de la flore de la presqu'île carthaginoise (9) et quelques espèces importées : cactus, aloès, etc. On y voit des figuiers et une olivette dont les arbres rabougris occupent encore le versant ouest de la colline. Il a fallu attendre l'adduction d'eau pour pouvoir créer des jardins, surtout d'agrément, qui font aujourd'hui à Sidi-Bou-Saïd une couronne d'émeraude.

Cependant, les bases de la colline, à partir de Sidi-Driff, sont déjà plus fertiles. On a pu y faire prospérer des vignobles et des cultures maraîchères. Les vieux géographes arabes nous vantent les productions potagères et fruitières de la presqu'île carthaginoise (10). On y voyait aussi des troupeaux de chèvres et de moutons. Nul doute que les habitants de Sidi-Bou-Saïd ont longtemps vécu sur le pays, en y ajoutant le poisson pêché le long de la côte qui a toujours été poissonneuse. Mais par suite de l'augmentation de la population, de ses besoins nouveaux, c'est aujourd'hui le marché de Tunis qui alimente surtout le village, grâce d'ailleurs à la facilité de plus en plus grande des moyens de communication.

¹⁰ **Moyens de communication.** — Le village a été longtemps desservi par le chemin qui, du sommet de la colline menait vers Carthage (avec bifurcation sur La Marsa) et de là vers Tunis, éloignée de quatre lieues environ. On contournait le Bahira pour aller à la capitale, ou bien de La Goulette on traversait le lac en barque plate ou sandal. Sidi Abou Sayd a dû emprunter l'un ou l'autre trajet pour se rendre à son ribât.

La mise en service en 1878 du petit chemin de fer à vapeur La Goulette-Tunis-Le Bardo a été une amélioration, mais n'a pas pu donner à Sidi-Bou-Saïd, ni d'ailleurs aux autres localités de la banlieue nord, une impulsion quelconque : ce mode de locomotion n'était pas encore entré dans les mœurs; on lui préférerait la locomotion animale : cheval, mule, âne.

C'est l'ouverture, en 1908, du chemin de fer électrique qui, par sa rapidité, son confort et son débit, a favorisé le développement urbain de Sidi-Bou-Saïd, et de nos jours l'automobile.

Le peuplement humain. — Pendant longtemps, le peuplement de Sidi-Bou-Saïd a été composé exclusivement de musulmans, la plupart originaires de la capitale et appartenant à la bourgeoisie. On signalera ici que les habitants de la localité avaient une réputation d'exclusivisme bien établie. C'est ainsi que l'indicateur tunisien de G. BALUT, de 1888, déconseillait aux Européens de visiter le village pour ne pas créer d'incident.

(9) Cf. R. P. Bardin, *Contribution à une florale de Carthage et des environs de Tunis*, Revue Tunisienne, 1897, p. 107.

(10) Ibn Hauqal, *Description du Maghreb*, Leyde, 1860; et El-Bekri, *Description de l'Afrique Septentrionale*, trad. de Slane, 1911, p. 95. La fête du Chameau à La Marsa et la criée aux raisins appelée *halq al-ânab*, qui avait lieu naguère dans la même localité paraissent être des vestiges d'anciens rites agraires de la région carthaginoise.

A ce sujet, un de nos amis tunisiens, habitant Sidi-Bou-Saïd, nous a déclaré :

« A la base de cette interdiction, qui s'accordait d'ailleurs avec les mœurs du temps, il y avait sans doute : 1° le caractère islamique du village, qui pouvait être considéré comme une zone sacrée; 2° le caractère défensif du site, qui pouvait être considéré comme une zone militaire. Depuis longtemps, l'interdiction dont il s'agit n'est plus qu'un vieux souvenir, et aujourd'hui Sidi-Bou-Saïd fait à tous ses visiteurs le plus cordial accueil. »

C'est vers 1900 que s'est dessinée l'implantation des Européens, par la construction de villas disséminées au sud et à l'ouest du village, puis par la location ou l'achat de maisons mauresques dans le village même.

Le village a été érigé en commune en 1893 et géré d'abord par une commission de voirie, puis par un conseil municipal exclusivement tunisien; le territoire de Sidi-Bou-Saïd compte aujourd'hui environ 4.000 habitants, dont 200 Européens, y compris 150 Français. Sa population comprend beaucoup de commerçants, artisans, fonctionnaires, professions libérales, etc.

A noter l'existence d'une colonie émigrée de la tribu des Fraichiches (Tunisie), comprenant 500 personnes environ, dont les habitations rudimentaires ont formé une sorte de petit village au flanc ouest de la colline. Ce sont pour la plupart des journaliers.

Le site de Sidi-Bou-Saïd est protégé par les dispositions du décret du 28 août 1915.

CHAPITRE II

APERÇU HISTORIQUE

Le site de Sidi-Bou-Saïd a été sans doute très anciennement occupé par l'homme, à cause de sa position stratégique qui est de premier ordre. Il constitue en effet un excellent observatoire pour surveiller l'entrée du golfe de Tunis et il domine la plus grande partie de la presqu'île carthaginoise.

Ce promontoire est inaccessible, à l'est et au sud, du côté de la mer qu'il surplombe de ses falaises en pente rapide. Du côté de la terre ferme, au nord et à l'ouest, avec quelques travaux de protection, il peut être considéré comme une position très forte. C'est pourquoi les Carthaginois, les Byzantins, les Arabes, les Hafcides, les Espagnols et les Beys l'ont tour à tour utilisé à des fins militaires.

Les Libyens — plus exactement la tribu des Maxitani — en connaissent déjà la valeur stratégique et s'en reconnaissent les possesseurs et propriétaires, puisqu'ils traitèrent avec les Phéniciens quand ceux-ci décidèrent de s'établir à demeure dans la pres-

qu'île. Le chef des Maxitani, nous dit JUSTIN (11), en permit l'occupation moyennant le paiement d'un tribut ou redevance annuelle, dont les Carthaginois s'acquittèrent pendant deux ou trois siècles, jusqu'au jour où ils se jugèrent assez forts pour se soustraire à ce paiement, d'autant plus humiliant qu'ils avaient mis en valeur, par leur intelligence et leur activité, un territoire improductif et probablement inoccupé avant eux.

Période carthaginoise. — La colline de Sidi-Bou-Saïd est située environ à une lieue de Carthage. A l'époque de la fondation de Carthage, cette distance pouvait paraître assez longue pour ne pas nécessiter une mise en état de défense du promontoire, mais il y a tout lieu de supposer que les Carthaginois y établirent une tour à feu pour guider leurs navires rentrant au port de nuit.

Il ne paraît pas douteux que les Carthaginois, lorsqu'ils entourèrent leur cité d'une triple muraille, firent de la colline un des éléments les plus importants du système défensif de Carthage, soit qu'elle fût englobée dans la ligne de fortification continue qui coupait l'isthme de la Soukra par le milieu, soit que le mur principal de l'enceinte vint s'accrocher aux abords rocheux de ce refuge, naturellement imprenable du côté de la mer (12).

On n'a pas trouvé trace de ce système défensif dans les parages de Sidi-Bou-Saïd, mais la construction qui sert de base au phare actuel est constituée par des murs énormes, d'origine très ancienne, qui sont peut-être les vestiges d'une tour à feu, d'une tour de guet ou d'un fortin d'origine punique.

FALBE, qui étudia ces vestiges au début du XIX^e siècle, bien avant la construction en 1840 du phare moderne, estime qu'ils sont d'origine romaine ou phénicienne (13). C'est aussi l'avis d'AUDOLLENT (14) qui suit l'opinion du Père DELATTRE. Récemment, L. FEUILLE, qui a fait une étude scientifique de ces murs dont l'ensemble forme un quadrilatère de 30 mètres de largeur sur 40 mètres de longueur, dans lequel se trouvent compris plusieurs citernes, estime que cette construction est romaine, sinon phénicienne (15). On voit combien est ardue cette question de l'origine punique des vestiges dont il s'agit.

Il existe au bas de la colline de Sidi-Bou-Saïd, en direction de Carthage, une nécropole punique, dont les tombes ont été violées depuis longtemps, et qui a pu servir de cimetière à une garnison militaire occupant le sommet du promontoire.

(11) Justin abrégiateur de Troque-Pompée, XVIII, 4-6.

(12) S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, II, p. 18; voir aussi L. Feuille, *Notes sur Sidi-Bou-Saïd*, Revue Tunisienne, 1934, p. 397-398.

(13) Falbe, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, p. 42.

(14) A. Audolent, *Carthage Romaine*, p. 169.

(15) L. Feuille, *Notes sur Sidi-Bou-Saïd*, Revue Tunisienne, 1934, p. 397 à 401.

Période romaine. — Sous la domination romaine, à partir du règne d'Auguste, le port de Carthage fut très actif. C'était le principal port d'embarquement de l'annone qui nécessitait plusieurs centaines de navires pour le transport du blé; cette activité maritime dura quatre siècles et, en 413, HÉRACLIANUS, compte d'Afrique, en état de rébellion contre l'empereur, pouvait retenir 3.700 navires dans les ports africains pour tenter d'affamer Rome (16). Il était donc nécessaire, pour la sécurité du trafic maritime, qu'un phare fonctionnât au sommet du promontoire de Carthage. Ainsi s'expliquerait l'utilisation par les Romains, après réfection complète, du soubassement carthaginois.

D'autre part, il semble bien que le versant ouest de la colline de Sidi-Bou-Saïd a été occupé par un quartier résidentiel d'une certaine importance. On y a découvert des vestiges de villas, de mosaïques, d'une nécropole, d'un égout collecteur et d'une canalisation d'eau reliée à un système de citernes s'étagant sur trois plans différents.

Ce système de citernes a été décrit par G.-L. FEUILLE (17) qui les groupa en trois types principaux : 1° citernes carrées ou rectangulaires; 2° citernes cylindriques ou ovoïdes; 3° grandes citernes accolées formant un ensemble compact. Ce dernier groupe, de beaucoup le plus important, est situé en contre-bas des autres groupes. Ces citernes, ou du moins un certain nombre d'entre elles, étaient probablement alimentées par un vaste impluvium.

Période vandale et byzantine. — On n'a pas la preuve de l'occupation du site de Sidi-Bou-Saïd par les Vandales, qui s'emparèrent de Carthage en 439, ni par les Byzantins qui leur succédèrent en 533.

En ce qui concerne les Vandales, il y a lieu de tenir compte que GENSÉRIC possédait une flotte avec laquelle il écumait la Méditerranée (18), dont les pays riverains étaient en état d'hostilité plus ou moins permanente avec Carthage. Il ne paraît pas douteux que l'observatoire de Sidi-Bou-Saïd ait été utilisé par GENSÉRIC pour se prémunir contre une attaque éventuelle de la flotte byzantine qui, à plusieurs reprises, fut mobilisée pour mettre fin à la piraterie vandale, sans y parvenir d'ailleurs, grâce à l'astuce plus que punique du maître de Carthage.

Quant aux Byzantins, qui héritèrent sans doute de la flotte de transport des Vandales, ils redonnèrent à Carthage l'importance purement commerciale qu'elle avait du temps des Romains. Entre

(16) Paul Orose, *Advertus paganos*, VII, 42, 12-13.

(17) L. Feuille, *Note sur Sidi-Bou-Saïd*, Revue Tunisienne, 1934, p. 402 à 404.

(18) D'après C. Courtois, *Les Vandales de l'Afrique*, 1955, p. 207, Genséric aurait hérité d'une partie de la flotte frumentaire romaine d'Afrique et l'aurait transformée en flotte de guerre, mais il n'est pas exclu, à notre avis, que les chantiers maritimes de Carthage aient continué à construire des bâtiments spécialement armés pour la course.

le chef-lieu de la province ou diocèse d'Afrique et la Sicile et Constantinople, les relations furent toujours très actives. Il est donc certain que sous la domination byzantine le sommet de la colline fut pourvu d'un phare pour protéger la navigation commerciale.

On se contenta sans doute de restaurer le phare romain comme on fit pour l'enceinte de Carthage, que les derniers rois vandales avaient laissé se dégrader faute d'entretien.

Période arabe. — Il est à peu près certain que l'émir Hassan ben Namâne, en s'emparant de Carthage en 698, en détruisit les installations portuaires pour ne pas favoriser un retour offensif des Byzantins, maîtres de la Sicile. Par contre, il créa de toutes pièces un arsenal maritime à Tunis, le lac servant sans doute de refuge à la flotte arabe, au fur et à mesure de sa construction par les spécialistes coptes venus d'Egypte (19).

Pour protéger Tunis, devenue place forte maritime, contre une invasion venant de la mer, les Arabes édifièrent de bonne heure, le long du rivage africain, toute une série d'ouvrages militaires appelés, suivant le cas, *qçar*, *ribât* ou *maharès*, et dont les garnisons étaient composées de moines-soldats, se liant volontairement par un vœu pour défendre les marches maritimes de l'Islam (20).

Les ribats protégeant Tunis s'égrenaient sur le pourtour du golfe, assez rapprochés les uns des autres. On connaît le *qçar* El-Mahard, « du Coquillage », à Gammarth, le *qçar* Kef El-Ghorab, « rocher du Corbeau » et le *maharès* de Sidi Salah Djerrah à La Marsa, le ribat du Djebel El-Mersa à Sidi-Bou-Saïd, le *qçar* El-Emir à La Goulette et les ribats de Radès, Bordj-Cédria et Soliman. Le plus anciennement connu est celui de Radès, mis en évidence par un hadith des Compagnons du Prophète (21); mais celui du Djebel El-Mersa devait lui être contemporain, car il avait autant sinon plus d'importance pour la protection et la défense de Tunis.

Le ribat de Sidi-Bou-Saïd (Djebel El-Mersa) était, lui, pourvu d'un phare, sans doute le même que celui qui avait été utilisé avant les Arabes. Un auteur contemporain de la mort de Sidi Abou Sayd nous dit que ce dernier fut enterré « dans le phare de Carthage » (22). D'autre part, Zerkachi, que nous avons cité au début de cette étude, précise que le cheikh Abou Sayd fut inhumé dans le Djebel El-Mersa, « près du phare » (23).

On a des raisons de croire que la plupart des *qçars* ou *ribâts* dont on constate l'existence sous les Hafcides furent édifiés du temps

(19) El-Bekri, *Description de l'Afrique Septentrionale*, trad. de Slane, p. 84.

(20) Cf. Yahya ben Ammar El-Andlossi, *Statuts des Ribâts et mérites du Ribatisme* (Akhâm Al-Rabât oua fadhîl Al-Marabâta).

(21) Anès ibn Malek et Zeïyd ibn Thabit qui dirent aux envoyés de l'émir Hassan : « Quiconque fera un seul jour de garde à Radès entrera infailliblement au paradis », d'après El-Bekri, ouvrage cité, trad. de Slane, p. 83, qui rapporte également d'autres traditions selon lesquelles le Coran (XVIII, 70, 73) contiendrait des faits se rapportant à Radès.

(22) Il s'agit du cheikh Aboul-Hassân Ali Al-Harawî, auteur d'un ouvrage manuscrit conservé à la Bibliothèque de la Grande Mosquée et intitulé *Menaqib baâdh Al-Ouâliya* ou *Al-Çalhine Al-Mçhâourine betounès*, suivant un article sur Bab Behar du général M'hammed Belkhodja dans *Al-Majallat Al-Zaitouniya*, n° 5 (1938), p. 388.

(23) Zerkachi, *Chronique des Almohades et des Hafcides*, trad. Fagnan, p. 75.

même des émirs gouverneurs de Kairouan et des princes aghlabites, auxquels on doit les ribâts de Sousse et de Monastir et l'enceinte de Sfax. Le cheikh Et-Tidjani (début du XIV^e s.) attribue à un Aghlabide (24) la construction du phare de Carthage, « très connu », nous dit-il.

Ainsi, il semble bien que sous la domination arabe, le cap Carthage fut pourvu d'un phare à son sommet. Deux siècles après Et-Tidjani, nous retrouvons l'image du phare de Sidi-Bou-Saïd sur une carte de Tunis et de sa région du Vénitien Agostino, dont nous donnons une reproduction partielle (fig. 2).

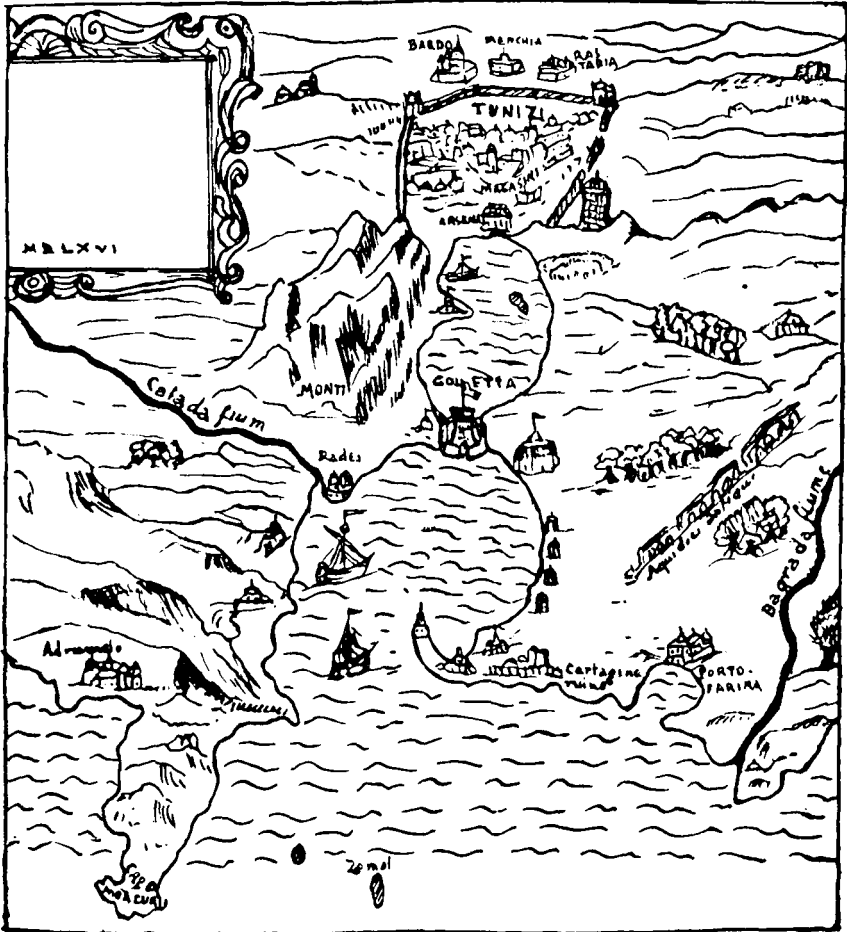


Fig. 2. — Carte du XVI^{me} siècle, représentant Tunis et sa région d'après Agostino Veneziano, extraite de l'essai bibliographique sur les plans de Tunis, par Monchicourt (Revue Africaine 1925).

(24) Voyage du cheikh Et-Tidjani dans la Régence de Tunis, en 1306-1909, traduit de l'arabe par A. Rousseau, p. 43.

Partant de cette indication, M. Othman Kaâk a constaté que le soubassement du phare actuel contient des parties d'époque aghlabide reconnaissables à la composition du mortier qui contient des déchets de matériaux de rempli qu'on retrouve dans le mortier des ribâts de Sousse et de Monastir.

Le cimetière musulman qui avoisine le phare est aussi très ancien. On y a découvert des stèles funéraires datant de l'époque fatimide (fig. 3).

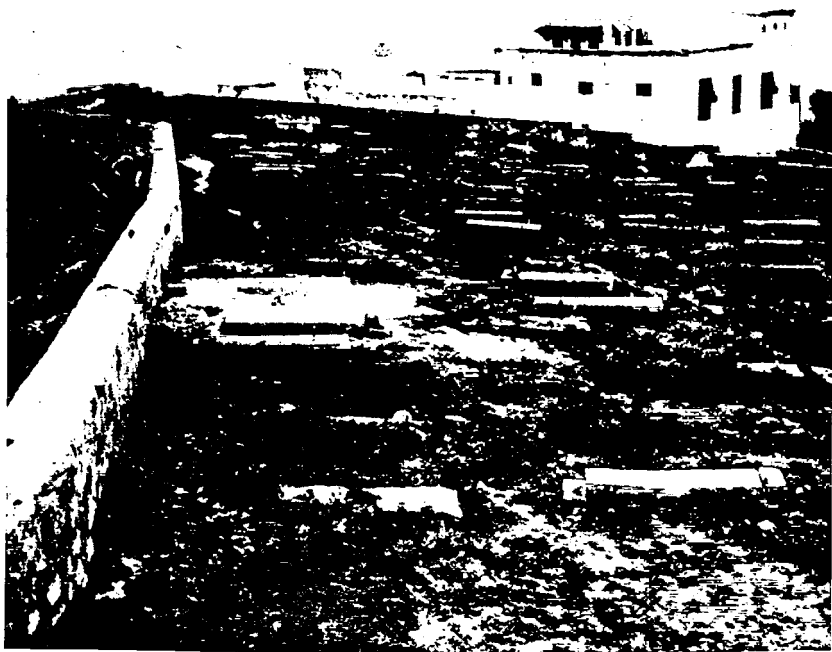


Fig. 3. — Le cimetière marin de Sidi-Bou-Saïd

(Photo P. Ferrari)

Ainsi, à travers les gouvernements ou règnes des premiers émirs de Kairouan, des Aghlabides, des Fatimides et des Almohades, on peut saisir la permanence de l'occupation du site de Sidi-Bou-Saïd, occupation qui a pour raison d'être la garde du ribât et l'entretien du phare.

Période hafcide. — A partir du règne des Hafcides qui coïncide avec la mort du cheikh Abou Sayd et son inhumation à proximité du phare, l'existence et le développement de Sidi-Bou-Saïd apparaissent plus clairement.

La fortune du site est liée intimement à celle du soufisme ou maraboutisme en Ifriqiya. Nous devons donc dire quelques mots de

ce mouvement mystique dont la diffusion à Tunis eut pour principal initiateur le cheikh Abou Sayd lui-même (25).

Né dans le Moyen-Orient, le soufisme est une doctrine religieuse et morale, rigoureuse dans ses principes et son application; elle fut longtemps combattue par les docteurs sunnites, puis, à cause de son succès dans le peuple, admise par eux avec beaucoup de réserves. Elle fut apportée en Afrique du Nord par des lettrés maghrébins qui étaient allés à Damas, à Bagdad ou au Caire pour compléter l'enseignement qu'ils avaient reçu à Kairouan, à Fès ou à Cordoue.

Le soufisme se développa d'abord au Maroc, probablement à la faveur du mouvement almohade qui était lui-même un islam très rigoureux. et de là se répandit rapidement en Algérie et en Ifriqiya; son succès s'explique surtout par le fait qu'il apportait aux croyants des éléments d'affectivité qui manquaient à l'Islam traditionnel. Il rapprochait la créature de son Créateur et admettait son union avec la Divinité; les éiús, possesseurs de la baraka, pouvaient même intercéder auprès de Dieu à la prière des simples croyants. Ainsi fut instauré le culte des saints ou maraboutisme qui devait connaître une extraordinaire fortune auprès des populations arabo-berbères.

On comprend donc la ferveur religieuse qui entourait Sidi Abou Sayd de son vivant et après sa mort. Vénéré pour sa piété et sa parole, ce cheikh enseigna pendant plus de vingt ans sa doctrine. Il avait sa maison à Tunis dans la rue qui porte encore son nom et débouche à Bab-Benat, sa *khaloua* ou isoloir, où il se retirait pour prier, dans l'actuelle rue de la Commission, et son *maqâm* ou lieu de résidence habituelle, au ribât du djebel El-Mersa. Là il partageait son temps entre sa période de vigie obligatoire et son enseignement qui consistait à faire des cours d'éducation mystique à ses compagnons de garde et à ses disciples (26).

À sa mort, survenue en 1231, à l'âge de 77 ans, Sidi Abou Sayd fut, comme nous l'avons dit, inhumé auprès du ribât du djebel El-Mersa, où il avait de son vivant monté la garde, prié et enseigné. On dit qu'il fut enterré dans sa propre demeure du Djebel Mersa, qu'il avait transformée en zaouïa; or, il est notoire qu'il possédait une maison familiale à Tunis, comme nous l'avons vu plus haut. Il paraît plus vraisemblable que la mosquée-zaouïa fut construite bien après sa mort, à une date que nous ignorons.

Certaines parties de la construction actuelle paraissent être d'époque hafside. C'est une toute petite mosquée et ses dimensions ne

(25) Cf. R. Brunshvig, *La Berbérie Orientale sous les Hafcides*, II, p. 322.

(26) *Manaqib Sidi Abou Sayd*, passim. Dans ces monastères fortifiés qu'étaient les ribâts, le morabît servait l'Islam pour un temps limité ou pour le reste de ses jours en effectuant un service de garde et une activité en rapport avec sa profession ou métier; le savant enseignait sa doctrine et le cordonnier réparait les chaussures, tous s'adonnaient à des exercices de piété. On y faisait également des copies de manuscrits religieux. Certains maharés étaient entourés de jardins cultivés.

sont pas en rapport avec le nombre d'habitants du village, ce qui prouverait à priori son ancienneté. La médersa adjacente est devenue une maison privée et la bibliothèque qui contenait de précieux manuscrits a été dispersée il n'y a pas longtemps, nous a-t-on dit.

Dès le règne des Hafcides, des personnages pieux de Tunis prirent la résolution de se faire enterrer après leur mort auprès du tombeau de Sidi Abou Sayd. On trouve une longue liste de ces personnages dans Houfil As-Sandassy. Citons : Abû Farès El-Sakali (le Sicilien), l'un des deux secrétaires du saint qui repose auprès de son maître, tandis que l'autre, Sidi Abû Yaqoub Al-Mohammédi, repose dans la mosquée de La Malga. Sa fille, Lalla Sett Al-Kouûl, « la patronne de tous », serait inhumée, dit-on, dans la zaouïa située près de la lagune de Salammbô.

Sont enterrés dans le voisinage du saint, le soufi Sidi Jerrah, réputé pour ses vertus, et le cadhi Abu l-Qacim Zagtoûn, mort en 691/1292.

A l'extrémité nord de la colline, vers La Marsa, on rencontre d'abord la tombe-zaouïa de Sidi Ali El Djeballi, puis celle de Sidi Abû Abdallah Abi Bâkr, dit Al-Dharif « le Gracieux », soufi du XIV^e siècle, connu dans le peuple sous le nom de Sidi Driff, qui a donné son nom à la localité. Al-Dharif serait mort au ribat de Sidi-Bou-Saïd, mais il aurait passé la plus grande partie de sa vie dans un modeste oratoire, près de la zaouïa actuelle de Sidi-Driff. C'était un poète mystique et un compositeur de musique pour exercices de piété (27).

Période espagnole. — On sait que pendant une grande partie du XVI^e siècle, l'Ifriqiya fut chaudement disputée par les Espagnols et les Turcs qui voulaient s'y installer à demeure, alors que les derniers souverains hafcides étaient devenus incapables de faire respecter l'intégrité de leur royaume.

Les Hafcides avaient, depuis le débarquement de Saint Louis à Carthage, en 1270, renforcé le ribât de Sidi-Bou-Saïd que le sultan Aboul Abbas Ahmed (1370-1394) aurait entièrement reconstruit (28). Mais au début du XVI^e siècle, s'il pouvait encore servir d'observatoire, son rôle défensif avait bien diminué du fait qu'il n'était pas muni d'artillerie et dans l'impossibilité, par conséquent, d'opposer la moindre résistance à un débarquement militaire tant soit peu important.

En 1535, l'armée de Charles Quint put débarquer sur la plage de Carthage sans rencontrer de résistance sérieuse, bien que le ribât de Sidi-Bou-Saïd fût considéré comme le pivot de la défense

(27) Cf. J. Magnin, *Les exhortations d'Al-Dharif (Sidi-Driff), soufi tunisien du VII/XIV^e s.* (texte, traduction et notes) dans « Ibla », 1950, p. 375 et s., *apud* Othman Kaak, *Al-Jâmiâ* (1938, p. 221).

(28) Abi Dinar El-Kar'oucnî, *Histoire de l'Afrique*, traduction, p. 252. L'auteur parle d'un fort que le sultan hafcide fit construire à l'Est de Carthage. Cet emplacement ne peut être, nous semble-t-il, que celui du Djebel A-Manar (Sidi-Bou-Saïd) et le qçar dont il s'agit a probablement remplacé le ribat qui tombait en ruines.

turco-hafside, suivant MARMOL. Cet auteur nous dit, en effet, qu'une montagne « en estoit la principale forteresse et on est maintenant une tour que les chrétiens appellent la Roque de Mastinace et les Africains Al-Manare ». Et il ajoute un peu plus loin : « Sur le village bâti sur le haut de la montagne estoit la tour d'Al-Manare [le phare, en arabe], où l'empereur fit entrer trois cents Espagnols à cause qu'elle commande tout le pays » (29).

L'occupation du qçar de Sidi-Bou-Saïd, cependant, ne paraît pas avoir été permanente. Les historiens après MARMOL n'en font plus mention. D'autre part, le traité de protectorat conclu le 6 août 1535 entre Charles Quint et Moulay Hassan, sultan de Tunis, stipulait que la forteresse de La Goulette serait cédée à l'empereur, y compris ses dépendances et le territoire environnant dans un rayon de deux milles, soit trois kilomètres environ, ce qui excluait le village de Sidi-Bou-Saïd, situé à sept kilomètres de La Goulette. C'est pourquoi le traité spécifie, d'autre part, que la garnison de La Goulette « n'empêcherait pas les habitants du Cap Carthage » de se ravitailler aux points du voisinage de la Tour de l'Eau, considérée comme une dépendance de la forteresse (30).

Les Espagnols abandonnèrent sans doute la position du Djebel Manar après en avoir détruit le qçar et le phare, et peut-être même les habitations du village, car dans une lettre à Charles Quint, Moulay Hassan demande à l'empereur de prier le gouverneur de La Goulette Bernardino de Mendoza (1535-1538) de bien traiter les habitants de Tunis et de permettre que Radès, La Marsa et le Cap Carthage soient repeuplés.

D'ailleurs, l'insécurité qui régnait aux abords mêmes de la forteresse de La Goulette et empêchait souvent les soldats de la garnison de s'approvisionner dans les environs mêmes de la Tour de l'Eau (31), ne permettait pas aux Espagnols d'occuper le Cap Carthage ou Djebel El-Manar.

Période turque. — Les Turcs, qui se rendirent maîtres de La Goulette et de Tunis en 1574, mirent fin en même temps à l'occupation espagnole et à la dynastie hafside. L'Ifriqiya devint une province turque et prit le nom de Régence de Tunis.

Il ne semble pas que les Turcs aient réutilisé l'emplacement de Sidi-Bou-Saïd, soit pour y construire un ouvrage défensif, soit pour rallumer le phare, dont on ne parle plus, sauf pour déplorer l'absence de tout feu sur ce point de la côte où il aurait été particuliè-

(29) *L'Afrique de Marmol*, traduction de Perrot d'Ablancourt, p. 445 et 464. L'expression italienne *Rocca del Mastinaccio* signifie « le Rocher (le Cap) du chien de garde féroce ».

(30) Texte français du traité publié dans les *Papiers d'Etat du Cardinal Grandville (1416-1565)*, publiés sous la direction de Ch. Weiss, 9 vol., Paris, 1841-1862; et A. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 408-414.

(31) L. Poinsot et R. Lantier, *Les gouverneurs de La Goulette durant l'occupation espagnole (1535-1574)* dans *Revue Tunisienne* 1930, *passim*.

rement utile à la navigation européenne. Par contre, l'éminence de Bordj Djedid, qui surplombe la plage de Carthage, fut pourvue à une date qu'on ne saurait indiquer, d'un poste de guet avec une batterie d'artillerie, sans doute pour renforcer la défense de La Goulette qui avait été dotée d'un bordj édifié sur les ruines de l'ancienne forteresse espagnole. Il n'est pas question de Sidi-Bou-Saïd dans la correspondance des consuls de France à Tunis ni, à notre connaissance, dans les récits des voyageurs de l'époque.

Période Husseinite. — Avec l'avènement, en 1705, du bey Hussein ben Ali Turki, qui devait fonder la dynastie husseinite, Sidi-Bou-Saïd va prendre un nouvel essor, car les souverains s'intéressent personnellement, à des titres divers, soit aux édifices religieux, soit encore à des travaux hydrauliques qui sont œuvres pies (32).

Hussein ben Ali I fait remettre à neuf la mosquée à khotba, sise à proximité de la zaouïa de Sidi Abou Sayd; il faut construire la coupole de la zaouïa de Abû Mahdi Al-Ghoubrini, plus connue sous le nom de Sidi El Ghoumrini (33).

Ali Pacha I qui lui succède fait agrandir la coupole de la zaouïa de Sidi Abou Sayd, et sur les soubassements de l'ancien ribât aghlabide (phare actuel), il fait édifier un bordj destiné à la défense de la côte carthaginoise (34).

Le Bey Ali Pacha II, dit le Bègue (1759-1782), fait construire la zaouïa de Sidi Abou Sayd et ses dépendances, y compris l'élégant minaret qui la surmonte; il fait amener l'eau près de la zaouïa pour alimenter la fontaine ou Sabil Ach-Charif, et le Sabil Bir Al-Khalladi.

Ce même souverain, qui fit beaucoup de difficultés pour reconnaître le rattachement de la Corse à la France et s'attendait à un bombardement des ports tunisiens par l'escadre royale de la Méditerranée, fit fortifier à la hâte les bordjs de la côte, notamment celui de Sidi-Bou-Saïd, et donna l'ordre à ses habitants de s'armer (35).

Sous Hammouda Pacha (1782-1814), son premier ministre Youssef Cahâb At-Tabaâ construisit en 1794 (1209 H.) une fontaine ou sabil qui porte son nom et qui a un aspect monumental avec son dôme de tuiles vertes embriquées en écailles. On cite encore les sabil Bach-Hamba et Belhouane, Bir Tayeb Bey, le sabil Lalla Zanoutiya Beya, Aïn Tassa, le sabil du four à pain comprenant douze bouches de citerne, une par mois.

Le développement urbain du village se précise avec l'installa-

(32), (33) et (34) Se reporter à l'ouvrage de M. Slimane Mostafa Zbiss, *Monuments musulmans d'époque husseinite*, Tunis, 1955, qui indique pour chaque catégorie d'édifices ceux qui ont été érigés à Sidi-Bou-Saïd sous les beys husseinites.

(35) *Mechra El-Melki*, de Mohammed Seghir ben Youssef El Béji, trad. Serres et Larraz, p. 453.

tion personnelle de Mahmoud Bey (1814-1823) à Sidi-Bou-Saïd, où il fait construire Dar At-Tameur et une caserne pour sa garde. Son fils Hussein Bey II édifia le Dar de Sidi-Driff, actuellement propriété de l'Archevêché.

En 1840, sur la demande de plusieurs nations européennes, Ahmed I fit installer sur la colline de Sidi-Bou-Saïd un phare à réflecteurs qui fut remplacé par Sadok Bey par un appareil dioptrique établi sur une tour ronde de 10 mètres de haut, construite sur le soubassement antique dont nous avons parlé plus haut (fig. 4). C'est le phare actuel, dont la portée a été augmentée (30 milles) (36).



Fig. 4. — Les vieilles assises du Phare de Sidi-Bou-Saïd

(Photo P. Ferrari)

Au cours du XIX^e siècle, on voit s'élever toute une série de *Diar* (sing. *dar*) somptueux, appartenant à des familles de la haute bourgeoisie tunisienne : le grand et le petit Dar Lasram, bach kateb de Ahmed Bey I et musicographe connu; le Dar Bel-Hassen, descendant du fameux marabout Abû'l Hassân Ech-Chadhiliya; le Dar Mohsen, personnage chérifien; le Dar Ben-Achour, grand

(36) M. Gandolphe, *L'éclairage des côtes tunisiennes avant le Protectorat*, *Revue Tunisienne*, 1932, p. 399-400.

cadhi; le Dar Ben-Ayed, ancien ministre, appelé aussi Dar En-Nauâr; le Dar Arif, acquis par le baron d'Erlanger; le Dar Zarrouk, transformé en hôtel-restaurant de premier ordre, et beaucoup d'autres *diar* qui sont intérieurement de véritables palais. Extérieurement, le style de ces maisons s'inspire nettement de l'art hispano-mauresque : toit à terrasse, murs à pans droits, fenêtres à moucharabiehs, portes cloutées avec encadrement en pierre sculptée.

Nous avons mentionné plus haut le nom du baron d'Erlanger qui fut un artiste et un musicographe remarquable (37). Au début de ce siècle, il vint s'installer à Sidi-Bou-Saïd, où il créa un jardin de toute beauté surplombant la mer, au milieu duquel il fit bâtir une sorte de palais arabe des Mille et une nuits (fig. 5). Jardin et

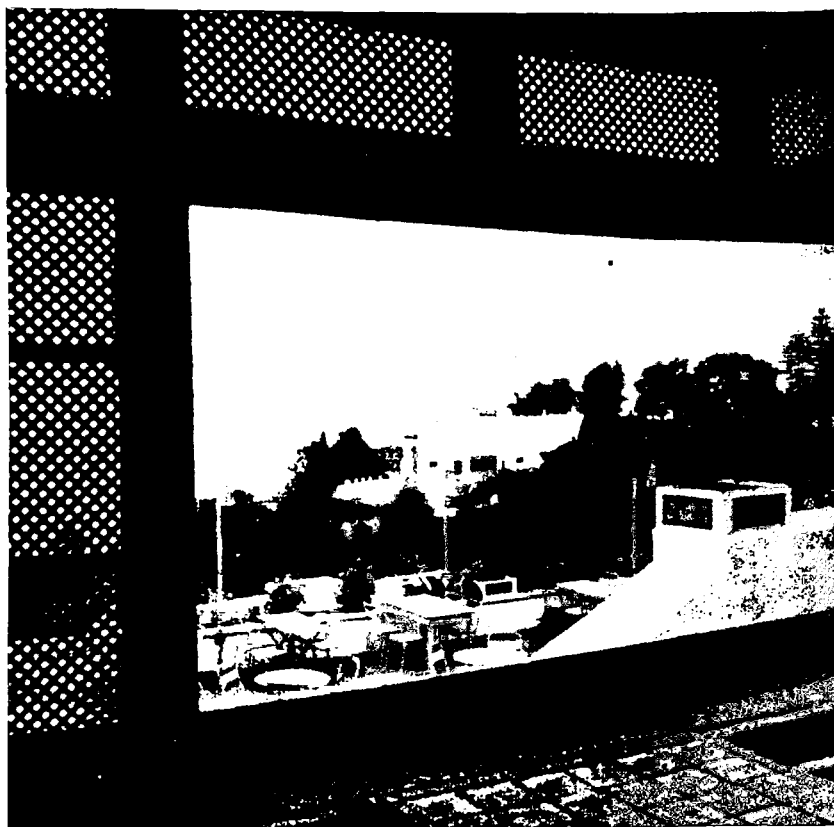


Fig. 5. — Vue de la villa du Baron d'Erlanger, prise de Dar-Zarrouk

(Photo P. Ferrari)

construction s'harmonisent avec un goût suprême au paysage grandiose qui leur sert de cadre. On remarque, entre trois rangées de cyprès, parmi les massifs de plantes et de fleurs, une pièce d'eau rectangulaire qui a été aménagée de telle sorte qu'elle reflète les maisons, en gradins du village.

Au fond du jardin, au-dessus du palais, parmi les vertes frondaisons, surgit une qoubba blanchie à la chaux où repose le créateur de cette pure merveille qui a ainsi réalisé son rêve de poète et d'artiste. Une inscription en langue arabe nous apprend qu'il est décédé le 29 octobre 1932, à l'âge de 66 ans. Il est, croyons-nous, le seul chrétien (37) qui soit inhumé à Sidi-Bou-Saïd.

CHAPITRE III

APERÇU ETHNOGRAPHIQUE

Généralités. — Ce haut-lieu que la nature et la foi islamique ont marqué de leur sceau est enveloppé de légendes, de traditions, d'usages et de coutumes venus du vieux fond folklorique arabo-berbère, et qu'on retrouve dans presque toutes les agglomérations musulmanes de l'Afrique du Nord. Sans doute, la présence des restes mortels du saint confère au paysage une sorte d'aura mystique qui se nourrit aussi de la présence des reliques des autres personnages pieux qui dorment là leur dernier sommeil. Fantômes diaphanes qui sortent de leurs tombeaux une fois par semaine, dit-on, pour s'assembler en un lieu connu qui est une roche sacrée émergeant du sol bou-saïdien.

Sidi Abou Sayd Al-Baji, comme les personnages qui lui font cortège, a sa légende tissée de faits merveilleux, accomplis de son vivant ou après sa mort, car de sa dépouille mortelle continue de rayonner la baraka que Dieu lui accorda en récompense de sa piété exemplaire. Son *manaqib* ou biographie édifiante (38) nous apprend qu'il guérissait les maladies, apaisait les différends, reconfortait les faibles. Il avait aussi le don de la double vue et devinait ce qui se passait dans l'âme de chacun.

La plus charmante histoire qu'on raconte de lui est celle de ce journalier marocain qui remettait une partie de son modeste salaire au cheikh Abou Sayd pour être distribué aux miséreux. Un jour, ce pieux travailleur fut réduit au chômage et se trouvait à bout de ressources lorsqu'il monta à la mosquée pour y faire sa prière; il y rencontra Sidi Abou Sayd qui l'interrogea sur ses occupations : « Hélas ! répondit le Marocain, je n'ai plus de travail depuis longtemps. » Le cheikh fouilla alors dans sa jebira et lui remit dix pièces d'argent. Comme le Marocain se confondait en remerciements, Sidi Abou Sayed lui répondit : « Mon ami, tu ne me dois rien, car c'est ton propre argent que je te rends ! » Le cheikh, ayant eu la prescience de ce qui allait arriver, n'avait point distribué aux miséreux les dons en argent du journalier marocain (39).

(37) Rodolph d'Erlanger est l'auteur d'un ouvrage, *La Musique Arabe*, t. I à V, éd. Geuthner, Paris (1936 à 1940), qui fait autorité.

(38) *Manaqib Sidi Abou Sayd Al-Baji*, manuscrit, Bibliothèque Générale de Tunisie, OR. 30

(39) Cette histoire est également racontée avec d'autres dans *Sidi-Bou-Saïd, faubourg de Carthage*, Tunis, 1936, de G.-L. Le Monnier, ouvrage qui ne manque pas de mérite.

Au bas de l'échelle des valeurs folkloriques, se placent les faits et gestes des *jnoûn* ou génies qui hantent les sources, les puits et les fontaines du village. Ce sont, en général, des êtres redoutables qu'on apaise avec certaines pratiques qui confinent à la magie, encore que certains génies soient intraitables ! Tel le djîn qui assure la garde d'un trésor enfoui au fond de la galerie d'amenée d'eau de Aïn-Touïla et comprenant 16 décalitres de pièces d'or. Ou encore *El-Oubita*, génie femelle, semble-t-il, qui hante les profondeurs de Bir Messis, compris dans l'enclos de Sidi-Driff, dont



Fig. 6. — Entrée du village de Sidi-Bou-Saïd. En face, le café maure.
Au fond, le minaret de la mosquée zaouïa

(Photo P. Ferrari)

elle sort sous l'aspect d'une boule de feu qui poursuit les imprudents par les nuits d'hiver.

Enfin, l'habitation, la nourriture, le vêtement, la célébration des fêtes s'accompagnent d'us et coutumes qu'on retrouve un peu partout dans le Maghreb et qui ont été souvent décrits et analysés. Nous n'y insisterons pas, bien qu'ils marquent la vie traditionnelle du village de choses charmantes que l'évolution des esprits et des mœurs dégradent insensiblement, avec une sage lenteur dans cer-

tains cas. Rien ne dispose plus d'ailleurs à la sagesse que l'ambiance de Sidi-Bou-Saïd et son ciel de tendresse.

Le tombeau d'Abou Sayd Al-Baji. — A l'entrée du village, adossée à de riches demeures, la petite place du souk, pittoresque et vivante, offre ses étalages de fruits, de légumes, de pains arabes, de denrées de toutes sortes, le long de boutiques si exiguës que le marchand a juste la place pour s'y tenir; elle est animée par le va-et-vient des passants auxquels se mêlent les bêtes, les arabes et les automobiles (fig. 6).



Fig. 7. — La mosquée de Sidi-Bou-Saïd

(Photo P. Ferrari)

Au-dessus de cette place et la surplombant, un peu en retrait, se dresse la mosquée avec son élégant minaret, à laquelle on accédait jadis, alors que le village n'avait pas pris son extension actuelle vers la plage, par deux escaliers, distants l'un de l'autre d'une dizaine de mètres, réservés aux hommes; l'entrée réservée aux femmes se trouve à l'apposite, au nord, et donne directement sur la cour principale de la mosquée.

Le premier escalier mène aujourd'hui au café maure El-Aliya, installé dans l'ancien vestibule de la mosquée et dans lequel se trouve encore le tombeau d'un saint, Sidi Fouâ El-Meski. Ce café n'est séparé de la mosquée que par un mur élevé au moment de la reconstruction de la mosquée, sous le règne de Hussein ben Ali Turki (1705-1735). C'est à l'initiative d'un notable du village, Si Larbi Zarrouk, issu d'une vieille famille venue d'Arabie, qu'est due cette réédification, faite sur la place et avec une partie des matériaux de l'ancien édifice hafside qui tombait en ruines. La nouvelle mosquée a gardé ses dimensions réduites, mais le minaret actuel refait date de 1906 (fig. 7).



Fig. 8. — Koursi Eç-coulâh « le Trône des Saints », roche émergeant au bord de la plage de Sidi-Bou-Saïd, sur laquelle on fait encore des sacrifices de poulets. A remarquer l'anfractuosité dans laquelle on fait brûler des bougies.

(Photo P. Ferrari)

Entre les deux escaliers est situé le sanctuaire où repose, sous une qoubba, la dépouille mortelle de Sidi Abou Sayd. L'entrée est interdite aux non-musulmans. Voici ce que l'on nous a rapport  : le tombeau se trouve dans une pièce assez petite, où règne une sorte de pénombre dorée qu'entretient une veilleuse perpétuelle-

ment allumée, dont la clarté accroche des reflets métalliques aux murs revêtus de faïences anciennes. La mosquée comprend, en outre, une médersa et quelques autres pièces, qui sont aujourd'hui des demeures privées.

Le Trône des Saints. — Une tradition veut que les saints locaux, décédés ou vivants, se réunissent en un lieu déterminé une fois par semaine. A Tunis, cette réunion mystique a lieu, dit-on, le samedi soir, à la mosquée du Safsaf ou du Peuplier, près de la Porte Sidi Abdallah Cherif.

A Sidi-Bou-Saïd, cette réunion se tient sur un rocher à fleur de terre, appelé *Kourci Al-Çoullah*, « le Trône des Saints ou des Hommes intègres » (fig. 8). Il est probable que cette tradition a pris naissance à la suite d'un fait réel qui aurait été la réunion en ce lieu, du temps même du cheikh Abou Sayd, de personnalités marquantes du soufisme tunisien. Mais on peut y voir également un vestige du culte des rochers (bétyles) qui fut, autrefois, particulièrement vivace en certaines régions de l'Afrique du Nord (40).

Seydâ Zafrâne. — Sidi Abou Sayd employait comme servante une négresse, suivant une coutume qui n'a pas totalement disparu. Cette excellente femme, nommée Zafrâne (fleur de safran), est devenue Seyda Zafrâne; elle est honorée comme il convient à une personne qui a participé à la baraka de son maître, du fait même qu'elle était à son service.

Sidi Meimoura. — Dans un petit cimetière, vers la plage, a été édifié un modeste monument de style hispano-mauresque, reconnaissable au toit d'écaillés vertes imbriquées que soutiennent quatre colonnettes formant édicule, qui recouvre la tombe d'Ibn Maïmoûn, connu dans le peuple sous le nom de Lalla Meimora, par une métamorphose de sexe dont il y a d'autres exemples dans l'hagiographie africaine.

Porteurs d'eau. — Certaines maisons arabes de Sidi-Bou-Saïd offrent un détail architectural caractéristique : de chaque côté de la porte d'entrée, existe une niche, munie d'un tuyau d'argile qui aboutit, à l'intérieur, soit à une grande jarre, soit à un petit réservoir maçonné. Ce conduit permet au porteur d'eau de déverser de l'extérieur le contenu de sa goule sans avoir à pénétrer dans l'habitation.

Les porteurs d'eau appartiennent à la tribu des Dahouis, très anciennement fixés dans la région. A la belle saison, quand les familles de la capitale réintégraient Sidi-Bou-Saïd pour y estiver, les porteurs d'eau faisaient le tour des demeures pour collecter

(40) Cf. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VI, p. 161 et 162, et E.-G. Gobert, *Essai sur la Litholâtrie*, *Revue Africaine*, 1948. La roche bou-saïdienne paraît être pourvue de cupules ou excavations à sacrifice. Il serait sans doute intéressant de dégager cette roche de la terre qui la recouvre en partie.

les friandises de bon retour (amandes, noisettes, figues sèches, etc.) en tendant leur jarre ou *nakhla* jusqu'à ce qu'elle fût pleine.

Je dois ces indications à M. Othman Kaak que je remercie ici.

Sabil ou fontaines publiques. — Le village de Sidi-Bou-Saïd compte beaucoup de fontaines publiques. On rappellera, à ce sujet, que pour le Musulman, il existe trois moyens d'obtenir, après la mort, la miséricorde divine : 1° avoir un fils qui continuera votre œuvre de bien et appellera par ce moyen la bienveillance de Dieu sur ses parents; 2° avoir écrit un livre qui augmente la connaissance de la science islamique et appelle par ce fait les bénédictions du ciel sur son auteur; 3° avoir construit une mosquée, une médersa, un ribât ou une fontaine publique pour donner à boire à ceux qui ont soif.

Arthur PELLEGRIN,
Membre correspondant
de l'Académie des Sciences
 Coloniales